

Des lieues de poussière, encore des heures de route, mais seul cette fois. Balthazar était surpris, il avait si vite repris l'habitude d'être accompagné, de deviser au long du chemin. Il avait, les premières lieues, tenté de parler à son cheval, pour compenser. Sans succès. Il était passé à Dieu et s'était vite aperçu qu'il préférait la conversation de sa monture, aussi morne soit-elle.

Deux jours après son départ, il ne lui parlait plus que pour l'encourager, pour la pousser à supporter la cadence infernale qu'il lui imposait. Il ne savait pas vraiment pourquoi il était si pressé. Pour ne pas laisser Vittoria seule ? Pour savoir si Cécilié était encore là ? Pour prendre de vitesse ses ennemis ? Rien de tout ça. Rien de rationnel. Pur plaisir, sans doute. Plaisir d'être en vie, en selle à nouveau, simplement vivant. Les coutures de la selle lui marquaient les cuisses et les mollets, ses doigts étaient rouges du contact des rênes et son dos lui semblait devoir rester raide à jamais mais il était heureux. Le vent lui fouettait le visage, il avait quelque part où aller et quelque part où revenir.

Les lieues passèrent sans regrets, il fut assailli par trois routiers, mauvais combattants et mauvais chrétiens, qu'il laissa plus pauvres qu'il ne les avaient trouvés mais instruits de quelques nouvelles prouesses martiales. Je devrais vendre mes leçons plus cher, se dit-il alors. Pour un tel enseignement, ils n'ont pas payé bien cher.

Il fut interrompu une seconde fois, mais par une troupe de nonnes, errant sur la route, leur couvent victime d'une armée désœuvrée. Il les escorta quelques heures, jusqu'au premier village puis, lassé de leurs bondieuseries ininterrompues, il les laissa derrière lui sans même un salut.

Le lendemain, il arrivait en vue de la Sérénissime République, apportant avec lui une première et inhabituelle chute de neige. Ce fut les épaules blanchies de neige qu'il passa la porte de l'auberge de Maître Fabio. Autant que la chaleur, l'odeur, si familière et rassurante, fut un choc physique.

Du fond de la salle, le gros Fabio le salua de la main. Balthazar resta un instant interdit. Était-ce ainsi qu'on l'accueillait après une absence de ... trois semaines ? Seulement ? Il n'en revenait pas. Il avait l'impression d'être parti depuis des années et pourtant les habitués avaient à peine eu le temps de remarquer son absence. Il s'assit à la table la plus proche, épousseta la neige qui le couvrait encore et héla une serveuse qui lui tournait le dos. Elle vint poliment prendre sa commande et il regretta qu'elle n'aie pas plus de piquant.

Ce fut finalement Fabio qui lui apporta sa cruche de vin et s'assit à demi sur le tabouret lui faisant face.

- Alors, comment s'est passé ton évasion amoureuse au bras de ma Vittoria, vieux brigand ?

- Amoureuse ! Vittoria ! Me croiras-tu si je te dis que rien d'amoureux ne vit le jour entre nous ? Rien !

Fabio rit à gorge déployée.

- Je te retrouve bien là, Affabulateur sans égal, conteur sans retenue ! Quel est l'histoire cette fois : un roi l'a soustraite à ta main, emmenée en orient et fait reine malgré toi ? Ou fut-il révélé qu'elle n'était pas humaine, te privant soudain de toute velléité à son monstrueux égard ?

- Oh, répondit le vieil hidalgo en se forçant à un enthousiasme qu'il ne ressentait que peu, c'est à la fois moins merveilleux et plus grandiose : nous fumes entraînés dans une affaire mêlant le Saint- Père, ses princes, Laurent le magnifique et le Sultan Bayezid !

- Celle-là s'annonce bonne, fit le tavernier en riant, garde-la donc pour ce soir, je m'engage à t'abreuver tant que tu garderas voix !

- C'est affaire entendue, tavernier de mon coeur mais pourrais-tu avant m'aider en quelque affaire ?

- Je ne sais, je ne connais ni Sultan ni Pape.

- Oh, tu te sous-estimes, et sur-estimes ma question par là même. Te souvient-il du soir juste avant que je parte ?

- Si je m'en souviens ? Celui-là juste avant que ma meilleure serveuse disparaisse elle aussi ? Comme si j'y étais, que je m'en souviens !

- Bien, alors dis-moi, les deux bas-du-front qui me suivaient, tu les as revus ?

- Deux lourdeaux, du style à gagner leur vie en vendant des genoux cassés ? Ouais, ils sont repassés une ou deux fois. Faudrait demander à Anna, mais je crois qu'ils ont demandé après toi. Anna ! Viens par là !

Une jeune serveuse à l'air timide arriva à toutes jambes. Elle gardait le regard au sol et les mains dans son jupon. Elle attendit immobile que Fabio la questionne.

- Dis-nous, fillette, y a pas deux benêts pesants qui auraient demandé après un certain Balthazar, dans les semaines passées ?

- Si, maître Fabio., deux mange-merdes. Un la gueule cassée. Les deux à pas avoir l'air de vouloir tellement rigoler. Enfin, pas au sujet de ce m'sieur Balthazar en tout cas.

- Et t'as rien remarqué d'autre ?

- Ben, ils boivent sans avoir besoin d'être poussés. Du coup, Matteo les a entrepris. Plusieurs fois. Il a fait le grand jeu, du genre à finir la nuit chez eux.

- Matteo, fit Balthazar, sourcil levé.

- Un petit jeune. Doigts agiles. Son truc, c'est les dés. Je le fait bosser à l'occasion. Et si il a fini la nuit chez eux, c'est qu'il les a bien essorés. Et qu'il y avait de quoi essorer, parce qu'il prends pas ce genre de risques pour rien.

- Et tu crois qu'il y a moyen de le rencontrer, ce Matteo ?

- Oh ben si je lui demande... il devrait même bien pouvoir t'emmener jusque chez eux, va !

Balthazar, sourire en coin, répondit doucement :

- Ça me plairait assez. Je pourrais même lui jouer son aide aux dés, à ce gamin.

- Ah ! Je te retrouve bien là ! Je prends les paris ! Mais méfie-toi, ce garçon est une fouine.

-o-O-o-

- Je m'incline, dit le jeune homme, je t'emmènerais gratuitement.

Dans la pénombre de l'arrière-salle, on ne distinguait de son visage que l'éclat de ses yeux. Par son gabarit et son visage, il semblait enfant. Par son regard et sa manière de jouer, on lui aurait donné plus d'années que Balthazar lui-même. Les deux hommes s'étaient affrontés pendant près de deux heures, sous le regard fasciné de Fabio. Les mises avait atteint des sommes telles que s'il avait perdu, le vieil hidalgo n'aurait eu assez du restant de ses jours pour s'offrir les services du jeune garçon. Ce dernier avait gagné beaucoup. Balthazar s'était bien défendu et avait usé de toutes les roueries que des années de taverne lui avaient enseigné mais à peine à mi-partie, il était évident qu'il ne s'en sortirait pas. Et pourtant. Pourtant le jeune homme avait choisi de tout remettre en jeu. Et il avait perdu. Fabio en était resté bouche-bée. Balthazar avait seulement ri, soulagé. Il avait resservi un verre à son adversaire. Matteo finit son verre, pensif.

- Quand veux-tu y aller, grand guerrier ?

- Dès que j'aurais fini mon verre.

- Quoi ! Mais il fait nuit, les rues sont pleines de neige et nous ne les trouverons jamais chez eux à cette heure, c'est du temps perdu !

- Nous les attendrons, je suis patient.

- Tu les attendras ! Je ne compte pas passer la nuit transi au fond d'une ruelle misérable.

Sans un mot et avec à peine un sourire Balthazar se leva et fit signe à Matteo de le précéder. Le garçon s'exécuta et, de l'auberge, le guida à travers rues, ponts et ruelles jusqu'à un quartier plus pauvre encore que celui où Balthazar logeait encore quelques semaines auparavant. Matteo lui désigna sans un bruit une pauvre mesure de brique, encastrée tant bien que mal dans le coin d'une ruelle puante.

- Comme tu peux le voir, chuchota-t-il, c'est éteint et désert. Je vais donc te laisser y faire le pied de grue comme un grand garçon que tu es.

Balthazar acquiesça sans prendre te peine de répondre. Il n'aimait pas Matteo et l'idée d'attendre avec lui lui était désagréable. Il avait connu trop de joueurs professionnels. Angelo pour commencer. Engeance détestable et fausse. Dès que le jeune garçon eut passé le coin de la rue, il partit à sa suite. Lorsqu'il passa prudemment le même coin, le jeune guide était déjà au bout de la rue, détalant à toutes jambes. Il est sacrément pressé, se dit-il, je me demande qui il va prévenir.

N'ayant ni l'intention ni les moyens de le suivre, Balthazar s'installa enroulé dans sa cape dans une encoignure de porte plus profonde que les autres et à portée de vue de la petite maison de brique.

La lune crut puis déclina.

Elle allait disparaître derrière les toits quand, chantant à tue-tête, les deux hommes apparurent. Le moins

abîmé des deux avait au bras une fille, à peine consciente de trop de vin. Balthazar les laissa passer et les suivit de loin, à pas de loup le long des murs. Dès que le premier eut ouvert la porte pour inviter sa compagne à pénétrer, il se jeta à grandes enjambées sur le second et lui asséna sur l'arrière du crâne un coup sec du pommeau de sa dague. Le craquement lugubre de l'os résonna bien fort dans la nuit et le galant se retourna. Il secoua la tête, ébahi, alors que son compère s'écroulait sur le pas de porte.

Balthazar, de la pointe de sa dague lui fit signe de rentrer et d'emmener le corps avec lui. La fille leur tournait le dos et s'assit plus loin dans la pénombre de la maison, ignorant tout de ces événements. Le lourdaud tira son compère sans quitter la dague des yeux.

Quand Balthazar à sa suite franchit le seuil, la lumière jaillit d'un coup. La fille reposa son briquet et se tourna triomphante dans le halo de la bougie. Elle passa du sourire au choc en apercevant l'arme pointée, puis à haine fervente, débarrassée de toute peur par l'alcool. Elle se leva, balbutiante, pleine de colère et se jeta sur Balthazar. Le vieil homme dû s'écarter pour ne pas l'embrocher. Elle vint s'écraser sur le bras qui tenait cette dague qu'elle ne quittait pas des yeux. Le lourdaud, comprenant sa chance, lâcha soudain son compère dont le crâne percuta le sol avec un son plus lugubre encore que le précédent.

Balthazar le vit arriver et eut le temps d'éviter le premier coup, destiné à sa mâchoire, en se projetant en arrière. Il entraîna avec lui la jeune femme agrippée à son bras et ce fut elle qui reçut le second coup de poing. Elle hurla et tenta d'envoyer un coup de pied au lourdaud. Il esquiva et la gifla vigoureusement. Elle en lâcha Balthazar et lui tourna le dos. Il la saisit alors par la taille et lui pointa la dague sous la gorge.

- Arrêtez immédiatement, tous les deux ! intima-t-il.

La fille hésita un instant et se mit à hurler. Elle se retourna dans un mouvement désordonné et Balthazar dû à nouveau s'écarter pour ne pas l'égorger. Lorsqu'elle se jeta sur lui, il la reçut d'un revers de la main droite. Lestée de sa lourde dague, celle-ci arrêta net la jeune femme qui s'écroula d'un bloc sur le côté.

Balthazar releva les yeux juste à temps pour apercevoir le tabouret que le lourdaud essayait de lui asséner sur le haut du crâne. Il ne l'évita qu'à moitié. L'assise lui percuta l'épaule gauche avec un bruit sourd et continua sa trajectoire jusqu'à percuter joue et oreille.

Balthazar s'effondra.

Pendant quelques instants, il n'y eut plus rien que le bruit de son crâne résonnant. Voile noir, il ne sentait plus ni épaule ni tête. Puis une douleur soudaine à la cuisse le ramena à la conscience. Il rouvrit les yeux : le lourdaud était à cheval sur lui, le genou planté dans sa cuisse et le giflait à la volée. Sa tête valsait de droite à gauche. Il voyait le plancher plus que son adversaire. Il vit sa propre main. Il tenait toujours sa dague. Ce sont les plus vieux réflexes qui sauvent parfois la vie, se dit-il. Il hésita le temps de deux claques supplémentaires, il n'entendait même pas ce que le lourdaud hurlait. Il n'arrivait pas non plus à arrêter son regard assez longtemps pour viser, le lourdaud bougeait trop, à moins que ce ne fut seulement sa tête. Il n'avait plus qu'un point fixe.

En un mouvement, sa main vint coller sa dague au genou du lourdaud et remonta le long de la cuisse sans ménagement. Il sentit le tissu céder sous sa lame, puis la la peau lorsque la lame s'arrêta d'un coup à l'entrejambe.

Les coups cessèrent immédiatement. Sa tête arrêta de valser et il put distinguer le visage du lourdaud, blanchissant à vue d'oeil, encadré de ses deux bras levés. Balthazar dut se concentrer pour articuler une simple môt : " debout ", et la douleur irradiait de sa mâchoire à tout son côté gauche. Il faillit refermer les yeux. Il serra les dents et la douleur était plus insupportable encore. Au moins une dent cassée, nota-t-il quand il put recommencer à respirer.

Le lourdaud commença à se relever et Balthazar essaya de le suivre. Il dut s'interrompre lorsqu'il essaya de prendre appui sur sa main gauche. Son épaule était en feu.

Il fit signe au lourdaud de s'écarter et de s'asseoir sur la paille au fond de la pièce. Il se mit à quatre pattes et se releva enfin, titubant. Il s'assit enfin face à l'homme qui tentait d'arrêter le sang coulant le long de sa cuisse.

- A la moindre bêtise, je te fais la peau, dit-il en gardant les yeux rivés sur lui le temps d'échanger dague contre épée. Traînes tes deux compère jusqu'à la paille, que vous me fassiez tous face.

L'homme s'exécuta et, en le regardant faire, Balthazar réalisa deux choses : il ne resterait pas conscient beaucoup plus longtemps et son épée était trop lourde pour qu'il espère en faire grand- chose dans cet état. Il lutta contre la douleur pour ne rien laisser paraître.

Dès que la manutention fut finie, il pointa sa lame vers le lourdaud.

- La dame, Cecilia de Pazzi, que vous escortiez, où est-elle ?

- On l'a gardée un moment, répondit l'homme, regard haineux. Il y a un peu plus d'une semaine, il est revenu la

prendre.

- Qui ?
- L'abbé.
- Quel abbé ?
- Un petit, chafouin, qui joue aux cartes. Qui gagne aux cartes.
- Et qu'en a-t-il fait ?

Le lourdaud se figea.

- Je l'ai tuée. La voix, sèche et moqueuse, venait de la porte, dans le dos de Balthazar, mais il l'a reconnu immédiatement. Elle ne servait plus à rien et elle voulait te tuer, faire un scandale.

Balthazar se leva d'un bloc, se tournant vers la porte. Un voile rouge recouvrit son champ de vision et il lui sembla que sa tête était aussi lourde que du plomb. Il se rassit, mais face à Angelo cette fois.

- J'attendais que tu reviennes, commença ce dernier. Tu as toujours été trop orgueilleux, tu ne pouvais rester dans l'incertitude.

- Tu ne l'as pas tuée, je ne te crois pas.

- Si, Balthazar, et ce pour une seule raison : je veux le trésor des Pazzi pour moi. Tu le voulais pour elle. Elle est morte. Tu vas donc me le laisser.

- Jamais ! Je te tuerais avant ! cria Balthazar et ses cris firent résonner son crâne d'une douleur nouvelle.

- Balthazar, répondit Angelo avec un petit rire de gorge, je te connais, oublies-tu ? Je sais très bien que sans une jolie fille pour te donner une raison d'agir, tu sombreras à nouveau dans le vin et l'inaction.

- Si tu l'as tuée, je ne te le pardonnerais jamais.

- Me pardonner ! Enfin, Balthazar, te rends-tu compte de ce que tu racontes ?

- Je te tuerais, ift encore le vieil homme en se levant. Il tituba.

- Assieds-toi, et écoutes. Je vais te faire une proposition, une dernière. Tu me confies tout ce que tu connais sur cette affaire et je te laisse assez d'argent pour te payer dix ans de taverne.

- Je te rentrerais mon épée dans le fondement jusqu'à ce que tu demandes pardon à Dieu, sac à merde. Voilà ma proposition.

- Ah. Bien. Je craignais quelque chose dans ce genre. Tant pis. Toi, fit-il en désignant le lourdaud encore conscient, casse-lui le bras.

Malgré la douleur omniprésente de son crane et de son épaule, Balthazar tenta de se tourner vers son adversaire. Il pointa l'épée devant lui et le lourdaud hésita, un instant seulement, jusqu'à ce qu'une main retienne l'épée du vieil homme. Matteo était en effet sorti de l'ombre et empêcha Balthazar de tenter quoi que ce soit. Le lourdaud posa son bras sur la table et se saisit des restes du tabouret.

La dernière chose que Balthazar entendit avant que la douleur lui fasse perdre conscience fut la voix moqueuse d'Angelo.

- Et par pure charité chrétienne, je vais même payer ta retraite, Balthazar.

SEb.
Février 2006